



## ACADEMIE DES SCIENCES ET LETTRES DE MONTPELLIER

Séance du 30/05/2005

Conférence n°3910

### L'EREMITISME et l'organisation de l'espace chrétien

*par Bernard Chédozeau*

*« Je suis un étranger  
sur cette terre »*

L'organisation de l'espace chez les ermites et les anachorètes constitue depuis près de deux mille ans comme un premier axe de l'organisation de l'espace chrétien.

Parmi les fondements théologiques de l'érémitisme, les plus importants sont bien sûr la condamnation évangélique du monde et la nécessité de faire pénitence. Quelques textes sont bien connus : « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous ». « Vous n'êtes pas du monde, je vous ai choisis du milieu du monde ». « C'est pour eux que je prie, je ne prie pas pour le monde » (*Jn* 15-17). « Bienheureux serez-vous quand les hommes vous haïront, quand ils vous chasseront, vous outrageront et rejeteront votre nom comme infâme à cause du Fils de l'homme » (*Lc* 6,22). « N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde » (*1Jn*, 2, 15). Trois points sont à retenir : la condamnation du monde ; cette condamnation est interprétée comme une injonction de se séparer du monde pour faire pénitence en se consacrant à Dieu ; enfin cette retraite se pense au désert.

#### **« FUGE, TACE, QUIESCE »**

Une formule spirituelle résume dès longtemps ces exigences : *Fuge, tace, quiesce*, « retire-toi hors du monde » ; « garde le silence » ; « vaque à la contemplation » dans la *quiétude*, dans l'*hesychia* ». « Fuis les hommes, tais-toi et tu seras sauvé ». C'est sur cette formule que reposent de très nombreux modes de vie au fil des siècles.

### « *Fuge* »

*Fuge* peut se traduire par « fuis », mais au sens de « retire-toi » : c'est faire retraite, se tenir à l'écart. Le séjour des villes est ressenti « comme une source de maux innombrables. L'oubli des choses du siècle est indispensable à qui veut être saint ». Cette retraite est très souvent définie comme « loin des séculiers » ; on a pu écrire : « Ceux qui ont renoncé au monde et qui portent le saint habit tout en vivant au milieu des séculiers sont dans l'illusion [...] ; ils demeurent loin de la crainte de Dieu ».

### « *Tace* »

La deuxième consigne qui a contribué à l'organisation de l'espace chrétien est l'exigence de silence. « J'ai souvent regretté d'avoir parlé, jamais de m'être tu ». « S'il n'est pas édifié par mon silence, il ne le sera pas par mes paroles ». « Ferme tes lèvres et ouvre ton cœur ».

Pourquoi le silence ? Le silence seul permet la concentration et la prière de contemplation. Le silence, c'est la taciturnité, terme aujourd'hui mal compris, peut-être même incompréhensible (comme discrétion et discernement, et plus encore curiosité) ; il y a ceux qu'on appelle « les grands taciturnes », qui sont des méditatifs et des contemplatifs. Le silence renvoie à la notion de l'indicible, de l'ineffable. « Le silence matériel introduit au silence spirituel, et le silence spirituel fait monter l'homme jusqu'à le faire vivre en Dieu ». Chez les mystiques, le silence est la seule manière d'atteindre Dieu, l'Ineffable qui n'a prononcé qu'une Parole et qui la prononce éternellement, le Verbe « unique Parole du Père, dite dans un silence éternel » (S. Jean de la Croix).

De façon plus courante, *Tace* s'entend aussi comme la volonté de ne parler que brièvement et par sentences, en style lapidaire, selon la sagesse de l'Orient ; il en naît le genre des apophtegmes des Pères du désert, des sentences courtes, des maximes, le genre cher à tous les moralistes (particulièrement en France, et aujourd'hui encore jusqu'à Cioran).

Bref, *tace* est une autre forme de la rupture avec le monde : c'est la seule relation valable avec Dieu. *Fuge* et *tace* sont indissociables ; l'exigence de silence est inséparable de celle de solitude. On ne s'enferme pas pour parler avec d'autres, ou même avec soi-même. Comme le montrent tant de tableaux, « *Sedebit solitarius et tacebit* », le solitaire se tiendra assis (ne vagabondera pas inutilement) et il gardera le silence. La solitude est liée au silence, qu'elle permet. Parfois même le silence est donné comme supérieur à la solitude : « Toi tu cherches le désert et le jeûne, moi le silence » (S. Grégoire de Nazianze). Le fait d'être assis est d'ailleurs chargé de significations symboliques.

Les réponses architecturales nées de la prescription *Tace* sont fort intéressantes : *la prise de parole* est limitée et organisée selon des conditions et dans des lieux précis et définis. Dans l'architecture monastique et plus généralement religieuse, les lieux réguliers, lieux de la Règle, sont ceux où aujourd'hui encore on ne peut parler librement : la salle du chapitre, la salle de la conférence, le cloître ou promenoir mystique, le réfectoire où se fait la lecture

spirituelle. N'importe qui ne dit pas n'importe quoi n'importe où. Il y a toute une étude à mener sur la mise en scène de la Parole divine : la lecture solennelle, debout, entourée de cierges, par exemple.

Cela dit, et comme pour tout ce qui concerne le monachisme, les critiques ont été fortes. Il faut reconnaître les ambiguïtés de la prescription *Tace*, de cette distance prise par rapport à la parole. Comment concilier la prescription de silence avec d'une part la proclamation de la Parole, sa lecture (épître et évangile) et sa réception, et d'autre part avec la prédication, surtout si l'on se rappelle l'expression de l'Apôtre : « *Fides ex auditu* », la foi se transmet par l'*auditus*, terme fort difficile à traduire mais qui implique la réception par l'ouïe ? L'exigence de silence est en tension constante avec les exigences de l'apostolat.

### « *Quiesce* »

Le terme le plus difficile à définir est le troisième, *Quiesce*, qui est pourtant le plus important. Il est traduit par « vivre dans le recueillement » et dans la contemplation ; c'est la *quies*, le terme le plus connu de nos jours encore en Orient étant l'*hesychia*, à entendre au sens d'une « absence de toute excitation, qu'elle soit sensible ou intellectuelle », et « la vision de l'éternité » (en quoi cette exigence renvoie à l'icône, qui est une porte ouverte sur le spirituel). Il s'agit d'atteindre à la contemplation en acquérant calme et sérénité. On ne s'isole (*fuge*) et on ne garde le silence (*tace*) qu'en vue de la contemplation de Dieu, la déification, qui est le but du chrétien. En ce sens, *fuge* et *tace* sont les conditions de *quiesce* : « *O beata solitudo, o sola beatitudo !* » (devise cistercienne).

## FORMES DIVERSES DE LA SORTIE HORS DU MONDE (II<sup>E</sup>-XXI<sup>E</sup> SIECLES)

Pour réaliser cette volonté de sortir hors du monde et satisfaire à ces trois aspirations, *Fuge, tace, quiesce*, les pénitents ont organisé leur espace. Ils l'ont fait de trois façons :

1. Les ermites et les anachorètes se séparent du monde en s'enfuyant au désert.
2. D'autres se séparent du monde en restant dans le monde mais en s'enfermant, toujours dans un réduit minuscule.
3. Il y a enfin ceux qui se séparent du monde en rêvant d'un *ailleurs* et en voyageant (les pèlerins).

En s'enfuyant, en s'enfermant ou en voyageant, chacun à sa façon sort du « monde » et se construit un espace différent.

### *1. Ceux qui se séparent du monde en s'enfuyant au désert : les anachorètes et ceux qu'on appelle « les Pères du désert »*

On considèrera d'abord ceux qui entendent vivre dans une solitude presque absolue, les *anachorètes*.

Dès le II<sup>e</sup> et surtout au III<sup>e</sup> siècles se multiplient les ermites vivant hors du monde, les anachorètes qui se séparent du monde : vivre dans « un monde à part » où « mener la conduite céleste ». Saint Antoine se retire dès 271 ; il mourra en 356, et il reste l'exemple le plus éminent de l'anachorète, celui qui a fait rêver le plus d'auteurs : à la fois par ses célèbres tentations et par son attrait pour le désert, qu'il s'agisse du désert matériel ou du « désert intérieur », de la « montagne intérieure » où saint Antoine est absolument seul. Dès 306, « dans les montagnes aussi on créa des ermitages [appelés *monasteria*], et le désert devint comme une cité de moines ».

**Avec les anachorètes ou ermites apparaît une forme d'organisation de l'espace** selon une perspective chrétienne.

Les plus célèbres des anachorètes sont les Pères du désert (Egypte et Syrie). On les trouve encore en Egypte et Syrie. Ils se multiplient et prospèrent essentiellement au cours des IV<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles, jusqu'à l'invasion musulmane qui les disperse.

Qu'il s'agisse du vrai désert ou d'une métaphore, la retraite au désert repose sur l'interprétation de quelques textes.

Dans l'Ancien Testament, on peut lire : « Au pays de la steppe il l'adopte, dans la solitude éclatante du désert. Il l'entoure, il l'élève [...]. Yahvé est seul pour le conduire » (*Dt* 32, 10-12). « Préparez dans le désert une route pour le Seigneur » (*Is* 40,3 ; *Osée* 2, 16). « Je vais la séduire, la conduire au désert, et parler à son cœur »<sup>1</sup>. On retrouve chez les anachorètes le thème biblique et israélite de « l'idéalisation du séjour au désert », idéalisation qui se retrouvera dans l'idéalisation du monastère, cité de Dieu sur terre, paradis. Mais le désert est aussi valorisé négativement : le désert où nul ne se fixe (*Jr* 2, 6), repaire du diable et des démons (comme pour Jésus).

Dans le Nouveau Testament, Jésus se retire au désert pour y prier, et il est tenté au désert. Saint Antoine revit ces tentations ; pourtant il dit que « celui réside dans le désert et vit dans l'*hésychia* est délivré de trois guerres : celles qui viennent de l'ouïe, de la langue et de la vue : mais il lui reste celle du cœur » (Antoine), vers l'imaginaire et le fantastique.

**Dans les hautes époques, les ermites se retirent donc au « désert ».** Qu'entendre par là ?

Les Pères du désert sont des ascètes, « des athlètes de la foi », souvent soupçonnés de pélagianisme parce qu'ils font une extrême confiance en l'homme (mais ils manifestent aussi des exigences très fortes dans ce qui est demandé à l'homme en qui ils ont confiance ; et *nota* qu'il leur est demandé de briser leur volonté et de se plier à une obéissance absolue). « Une barrière entre le monde et eux n'était jamais trop élevée ». Ils vivent seuls, plus souvent à deux (l'*abba*, le père spirituel, l'ancien ; et le novice). Ils mènent une vie en cellule, dans l'*ascèse* (manger peu, dormir peu ou debout, parler peu – en principe), dans le recueillement,

<sup>1</sup> Voir aussi par exemple *Is* 35, 1-2, et 51, 3. Tout quitter : Abram, *Gn* 12, 14.

la componction, le *penthos*, terme très important, le *regret des fautes*, le deuil, le *luctus* : « Heureux les endeuillés » (*Mt* 5, 4) ; « Pleurer ses péchés est la grande affaire du moine ». C'est faire pénitence : « Il nous faut nous lamenter sans cesse ». Ce point aujourd'hui fort méconnu est constant dans les *Apophtegmes* (le moine « doit examiner sa vie et faire pénitence »).

Il y a une église où ils se rassemblent le dimanche seulement. Ces « athlètes » sont perçus en fait par les grecs plus raffinés comme ces « rustres d'égyptiens », les « éthiopiens » se situant au bas de l'échelle. Ils seront le modèle du moine « pénitent » de Rancé, du cistercien trappiste.

Leur ascèse est suspectée de pélagianisme : « Ces rustres d'égyptiens acquièrent leurs vertus par leurs propres efforts » ; « on compte sur la prière comme moyen psychologique pour se transformer soi-même, non sur la transformation invisible opérée par la grâce à l'aide des sacrements » – à nuancer car la lecture des *Apophtegmes* montre de nombreux textes exigeant la grâce : « Un homme ne peut être bon même s'il en a la volonté et s'y applique de toutes ses forces, à moins que Dieu n'habite en lui, car nul n'est bon si ce n'est Dieu » ; « tous les actes de justice de l'homme sont comme un linge sale ».

### **Les anachorètes et leur organisation de l'espace**

Dans ces hautes époques, les ermites se retirent dans des lieux isolés, d'abord à l'écart, puis dans l'isolement absolu :

- Autour des débuts de l'ère chrétienne, les Thérapeutes « sortent des remparts » pour vivre dans des lieux isolés.
- D'autres vont dans un vrai désert, comme les Pères d'Egypte : déserts de Nitrie, de Scété, des Cellia (qui existent encore).
- D'autres encore se réfugient dans des abris naturels : les *grottes* (comme la Sainte-Baume – la sainte « grotte », ou Brantôme), les forêts. Saint Antoine (251-356) trouve retraite au désert, saint Benoît (et plus tard saint François) dans une grotte, saint Gilles dans la forêt, saint Martin entre une rivière et un rocher, saint Guilhem au « désert », dans des anfractuosités de rocher. A Saint-Victor de Marseille, la grotte fondatrice où habita saint Jean Cassien est encore visible au fond d'une calanque, sous l'abbaye construite par la suite. Saint-Victor est un bon exemple des étapes successives qui transforment un refuge d'anachorète, grotte au fond d'une calanque, en un monastère riche et puissant.
- Ils peuvent aussi se retirer sur les sommets où subsistent des ermitages (pic Saint-Loup, ou Saint-Baudile au-dessus de Frontignan, ou Notre-Dame de Nazareth au-dessus de Saint-Chinian qui a eu un ermite jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle).
- On peut y ajouter le cas extrême des *stylites*, moines qui, dans les déserts de Syrie, vivent sur un plateau placé en haut d'une colonne (IV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles en Syrie, ainsi de saint Siméon stylite). Il subsiste encore des exemples de ces colonnes. Il y a eu des stylites jusqu'au XIX<sup>e</sup> s. ; un seul cas est connu en Occident. Il s'agit de spiritualiser le corps : la colonne est une échelle vers le ciel ; ce sont des athlètes comme les Pères du désert ; ils accomplissent des exploits. Mais ils ne recherchent pas toujours une solitude absolue et ils sont parfois considérés comme des guides spirituels (comme les *startsy* en Russie).

- Subsisteront et seront à l'origine de plusieurs monastères des anfractuosités au flanc des montagnes ou des collines, en surplomb comme à Saint-Germain d'Auxerre.
- Il subsistera toujours dans les monastères ou auprès des monastères des ermitages (comme le staretz Zosime de Dostoïevski, comme les ermitages dans les abbayes mauristes). Aujourd'hui encore, les carmes vont « au désert ».

Un des problèmes rapportés par les *Apophtegmes* est l'exigence de *stabilité dans la cellule* (« le moine ne doit jamais sortir de sa cellule, pour quoi que ce soit » ; « la fidélité à la cellule rend le moine tel qu'il doit être ») ; au XVII<sup>e</sup> siècle, les bénédictins mauristes supprimeront ce vœu de stabilité. Pour l'esprit, les cisterciens trappistes sont les plus proches des Pères du Désert (surtout dans les perspectives de Rancé) ; mais matériellement ce qui en serait peut-être le plus proche serait la maisonnette des chartreux : un oratoire, deux pièces et un petit jardin. Les trappistes vivaient en dortoir commun, dans le silence absolu, tandis que les chartreux (ou les camaldules) sont des solitaires regroupés. En un sens, on peut se demander si l'organisation de l'espace que suggèrent ces cellules isolées, ces grottes, ces huttes, ne renvoie pas par elle-même à une théologie individualiste de l'ascèse qui fait une grande confiance à l'homme, à l'individu, parfois teintée de pélagianisme. L'architecture se colore alors de théologie.

En France, il y a toujours eu des anachorètes et des ermites. Ces amants de la prière et de la contemplation dans la solitude vivent à l'écart, soit dans des ermitages, soit parfois aujourd'hui dans les grands ensembles ; ils sont visités par un clerc, soit un moine de leur monastère, soit un prêtre du diocèse. Ils vivent une rupture aussi complète que possible avec le monde. Chez les femmes, l'érémisme prend parfois la forme des vierges consacrées.

La Révolution a supprimé la plupart de ces ermitages, mais de nombreux bâtiments subsistent. Il y en subsiste beaucoup en Provence, où dans les premiers siècles ils ont été marqués par les échos de l'orthodoxie. Aujourd'hui il existerait plusieurs centaines d'ermites en France, vivant dans la discrétion (parfois en appartement dans les HLM).

## ***2. Ceux qui se séparent en restant dans le monde mais en s'enfermant ; les reclus(es) du Moyen Age***

Il a existé au Moyen Age une autre forme de l'anachorèse : les *recluses* et les reclus. Il y a eu beaucoup de recluses (plus que de reclus, qui restent rares – on cite le cas d'un reclus vivant dans un tombeau abandonné, dans une citerne – comme à Mercoirol -, et on peut rapprocher le réclusoir de la volonté de vivre dans l'obscurité. Certains historiens estiment que « la réclusion ne serait que la version féminine de l'érémisme » ; mais on ne peut oublier Isaac de Ninive et les reclus syriens, dont l'apogée se situe au VI<sup>e</sup> siècle. Cette forme de l'anachorèse a à ma connaissance complètement disparu.

La recluse s'enfermait dans un réduit de quelques mètres carrés dont souvent elle ne pouvait plus sortir ; on lui passait à manger par un trou. Les reclusoirs se trouvaient dans les cimetières, près des chapelles situées sur les ponts, sur les routes de pèlerinage ; parfois le

récluse était situé à un endroit d'où la recluse pouvait assister à la messe, ainsi dans l'église de Paray-le-Monial. La recluse était généralement vénérée de la population. Ces femmes insistaient sur la prison et la mort au monde, sur la pénitence. La réclusion était parfois temporaire, mais souvent les recluses étaient considérées comme des mortes : la recluse « se renferme dans un réduit toute sa vie comme si elle était morte », « *velut in sepulchro* » ; lorsqu'elle s'enferme dans le « récluse » on chante le chant funèbre « *In paradisum te deducant angeli* ». Leur idéal, c'est de « languir plus à loisir après l'étreinte du Christ », et elles ont volontiers dévotion au Christ crucifié. En fait, il n'y a pas loin des reclus(es) aux pèlerins : ils refusent toute attache au monde, et les uns deviennent les autres.

En architecture, il subsiste quelques reclusoires, mais on n'insiste guère sur ces choix aujourd'hui incompréhensibles (pourtant proches des choix des ermites actuels de l'Inde).

### ***3. Ceux qui se séparent du monde en rêvant d'un ailleurs et en voyageant (les pèlerins)***

Enfin une troisième attitude chrétienne primitive à l'égard de l'espace est proposée par les pèlerins (avec un conflit constant avec les partisans de la vie en cellule). « Père, qu'est-ce que vivre en pèlerin ? - C'est se taire et, où que l'on aille, se dire “Je n'ai à me mêler de rien” ».

Il y a trois sortes de pèlerins :

- 1. ***Le vagabondage*** a toujours été tenu pour ambigu. Il est considéré avec hostilité dans le cas des gyrovagues, moines vagabonds qui se présentent volontiers comme des missionnaires itinérants mais qui sont toujours suspects à l'institution ecclésiastique. En un sens, l'idéal de ces vagabonds sera institutionnalisé avec certains des ordres mendiants, les frères « quêteurs ».
- 2. En revanche sont bien connus ***les pèlerins de pèlerinage***, dès les premiers siècles en marche vers Jérusalem, vers Rome (en un sens, les croisades seront aussi des pèlerinages), aujourd'hui vers Saint-Jacques de Compostelle ou Lourdes.
- 3. Et sont surtout représentatifs les pèlerins vagabonds appelés ***les « fous de Dieu »***, à la russe : ils refusent de s'enraciner. Ils donnent sens à la notion d'« ailleurs », utopie spatiale, en espérant satisfaire leur désir spirituel dans le difficile voyage – autre forme de réorganisation de l'espace -, et en tout cas le satisfaire dans le rêve d'un *ailleurs* chargé de sens ; ils sont aux sources de l'utopie (voir aussi Don Quichotte, le chevalier errant, mais aussi péjorativement le Juif errant).

### **Organisation de l'espace par les pèlerinages**

L'organisation de l'espace par les pèlerinages est à double sens : dans l'imaginaire collectif, pour le thème de l'ailleurs et d'un ailleurs sacré où on peut aller ; et dans l'architecture, avec au retour du pèlerinage la construction à *l'image de* : ainsi des Saints-Sépulcres qu'on trouvait un peu partout, ou des coupoles de Saint-Front de Périgueux (ou de Saint-Marc de Venise) reprises de Constantinople.

En un sens, pèlerinage et ermitage sont les deux formes opposées d'une même attitude chrétienne face à l'espace : tous deux visent à fuir les dangers du monde, mais l'ermite fuit les dangers de l'espace, le pèlerin à la fois va vers un espace sacré et lorsqu'il est un pèlerin vagabond fuit l'installation dans un espace.

Les pèlerinages : les « lieux saints » et la construction imaginaire et symbolique de la Terre

Les pèlerinages fournissent l'occasion d'élargir la question de l'espace : les récits des premiers pèlerins renvoient à une certaine conception du *cosmos* qui tourne autour de ce qu'on appelle « la terre sainte ».

Pour le comprendre, il faut se rappeler qu'il est alors possible de penser un espace chrétien fermé sur lui-même. On ne connaît alors ni les Indes, ni les Amériques, ni la Chine, ni l'Australie : l'espace se réduit à la Méditerranée (« *mare nostrum* ») et aux terres qui l'entourent, à ce qui effectivement et réellement peut apparaître comme un monde ou qui est chrétien, ou qui a refusé d'être chrétien : il y a les chrétiens et les *infidèles*, les musulmans, et les *perfides* (au sens étymologique), les juifs, auxquels la Parole a été portée et qui ne l'ont pas reçue ; et pour les hommes de ces hautes époques, il n'y a plus de païens que dans l'Antiquité (avant la découverte des païens chinois, japonais, « américains »). Bref, il est alors possible de penser le monde comme un univers chrétien à conquérir et à convertir ; tout changera après les grandes découvertes.

Ainsi de la conception de Jérusalem nombril du monde, *omphalos mundi*. Dans un système de pensée strictement méditerranéen, d'une part, et de l'autre où l'homme est en petit ce que le monde est en grand, Jérusalem et ses bâtiments, son Temple, sont symboliquement très importants ; c'est pourquoi les églises sont construites vers l'est, à la fois vers le soleil levant mais en même temps vers Jérusalem (on ne se soucie pas de ceux qui habitent à l'est de Jérusalem, si tant est qu'on en connaisse). Dès 333, « le pèlerin de Bordeaux » va à Jérusalem, et il inaugure toute une tradition de pèlerinages vers ce qu'on appellera désormais « les lieux saints » (avec les reliques, les indulgences pour la rémission des fautes et, en architecture, « les dédales de Jérusalem », les labyrinthes dans la nef des cathédrales). Au début, ce sont des pèlerinages : plus tard, ce seront des croisades pour délivrer les lieux saints. Rome sera constamment en lutte pour être la nouvelle Jérusalem. Les buts ont changé avec les siècles : si au IV<sup>e</sup> siècle on va à Jérusalem pour visiter les lieux de la vie et de la passion du Christ, à partir du VI<sup>e</sup> siècle il s'y ajoute la volonté de visiter des tombeaux de saints, de vénérer des reliques de saints. Des pèlerinages, il y en a eu de très célèbres comme celui de Saint-Jacques-de-Compostelle, aux derniers siècles l'Athos pour les orthodoxes, aujourd'hui Lourdes.

L'organisation de l'espace est alors à double sens : dans l'imaginaire collectif, par le thème de l'ailleurs et d'un ailleurs sacré où on peut aller ; dans l'architecture, avec au retour du pèlerinage la construction à *l'image de* : ainsi des Saints-Sépulcres qu'on trouvait un peu



partout, ou des coupoles de Saint-Front de Périgueux (ou de Saint-Marc de Venise) reprises de Constantinople. Toute une imagination symbolique organise un univers et un monde chrétien, et c'est ce qui justifie les pèlerinages, très anciens (dès les premiers siècles), et les croisades dans ce qu'elles ont eu de religieux.

De tout temps, en particulier chez les port-royalistes au XVII<sup>e</sup> siècle et, pour d'autres raisons, de nos jours, la notion d'une « terre sainte » fera naître de violentes critiques (en particulier à propos des croisades).

En un sens, pèlerinage et ermitage sont les deux formes opposées d'une même attitude chrétienne face à l'espace : tous deux visent à fuir les dangers du monde, mais l'ermitte fuit les dangers de l'espace, le pèlerin à la fois va vers un espace sacré et lorsqu'il est un pèlerin vagabond fuit l'installation dans un espace.

## **L'INSTITUTIONNALISATION DE L'EREMITISME**

Au XI<sup>e</sup> siècle on assiste comme à l'institutionnalisation de l'érémisme, comme à une récupération de l'érémisme par l'Eglise. Apparaît avec saint Bruno l'ordre des chartreux, qui sont des ermites regroupés (comme les camaldules). Les chartreuses ont aujourd'hui encore une organisation très originale de l'espace. Aux XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles, il y avait en France quarante chartreuses dont quelques-unes subsistent : ainsi de Valbonne près de Pont-Saint-Esprit et du Val-de-Bénédiction, à Villeneuve-lès-Avignon.

Il est intéressant de voir comment s'organisent les bâtiments d'une chartreuse parce qu'elles abritent des ermites regroupés : leur clôture est une des plus strictes aujourd'hui encore, à la fois à l'égard du monde et des visiteurs, mais aussi entre eux. On n'entre pas même dans la chapelle des sœurs chartreuses de Mougères.

Toute l'architecture des chartreuses, et par elle divers aspects de 'architecture des siècles classiques, dépendent de l'institutionnalisation de l'érémisme.

### ***Survivances de ce type de rupture radicale avec le monde***

L'érémisme et l'anachorèse survivent :

- Chez les moines coptes, qui ont gardé cette rupture très forte. On a des échos de ces choix radicaux dans les *Aphorismes des Pères du désert*, dont ces moines sont les héritiers.
- Les moines du mont Athos, généralement cénobites mais dont certains sont des anachorètes, qui tout en étant plus ou moins rattachés à un monastère vivent sur la Sainte Montagne. Aujourd'hui encore, et comme dans d'autres domaines en orthodoxie, le Mont Athos est le meilleur exemple du respect de la tradition la plus ancienne : il réunit en un lieu clos et fermé aux femmes (et même à toute espèce féminine) à la fois des anachorètes sauvages et des cénobites.
- Les carmes font retraite ou récollection au « désert », et jusqu'à la Révolution beaucoup de leurs couvents se complétaient d'un « désert ».

### ***Le cas des ermites du Roussillon du XVII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècles***

Certes, en principe les nombreux ermites catalans des XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles se réclament des *Fuge, tace, quiesce*. En réalité leur idéal s'est bien simplifié. Ils ont trois rôles : *prier, travailler, quêter*.

Ce sont des laïcs, souvent des hommes qui font pénitence et qui ont voulu procéder à une *conversio morum*, à une conversion vers un christianisme plus strict : on leur demande trois choses, piété, bonnes mœurs et célibat. Ils ont dû être autorisés par l'évêque, qui les consacre, mais ils sont toujours suspects à la hiérarchie et aux prêtres de l'endroit. Ils ne sont d'ailleurs pas toujours populaires. Ce sont des veufs, vêtus d'une bure, portant cheveux et barbe. Leur journée se compose théoriquement de temps de prière et d'oraison à partir des Heures, de l'assistance à la messe, d'un travail manuel. Ils se signalent par leur passage dans les villages où ils quêtent : ils présentent aux habitants une *capelleta*, une petite chapelle portative qui s'ouvre et présente une statue de la Vierge, et on leur donne quelques sous.

Aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, les ermites ne méritent plus guère ce nom ; ce sont plutôt des sacristains qui assurent localement une présence religieuse. Ils représentent parfois l'aboutissement exténué d'un mouvement religieux.

### ***Bilan sur l'architecture née de l'anachorèse et de l'érémisme***

*Fuge, tace, quiesce* : on voit comment ces exigences fondamentales de l'anachorèse et de l'érémisme induisent les aspects variés et complexes d'une architecture chrétienne. Reposant pour une bonne part sur une condamnation du monde, des pans entiers de l'idéal érémitique ne se comprennent que par l'étude de la relation à l'espace : les ermites entendent se soustraire à ses contraintes en le maîtrisant. Par la suite, le développement du cénobitisme intégrera ces aspects en y ajoutant ceux du temps.

L'Eglise chrétienne, puis catholique, s'est généralement montrée réservée à l'égard des ermites. Pourtant grottes, ermitages, innombrables lieux d'une retraite absolue subsistent encore ; mais très souvent les grottes et ermitages des premiers temps ont été comme le support du monastère qui s'y développe ensuite. Inversement, si l'on peut dire, les monastères bénédictins ont conservé certains aspects de l'idéal érémitique, et ils ont eu très souvent à proximité un « ermitage » où faire retraite.

***Bernard Chédozeau***